

LAURENT SEKSIK

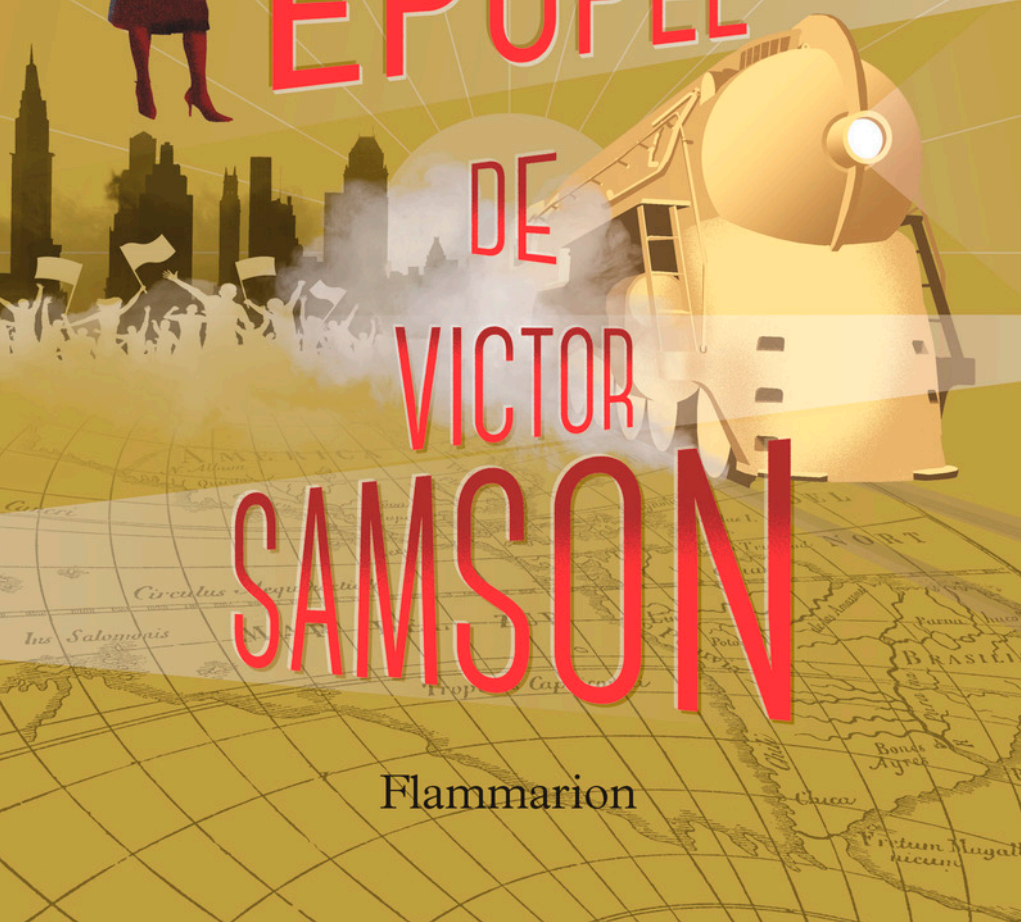
LA  
FOLLE  
ÉPOPÉE



DE

VICTOR  
SAMSON

Flammarion





1913. Victor Samson veut réaliser le rêve de son père, Jacob, et faire découvrir au monde entier la Jacobine, une boisson gazeuse qui fait des miracles. Comptant embarquer pour l'Amérique, Victor se retrouve, bien malgré lui, soldat dans les tranchées, puis espion à Berlin, héros de la Révolution soviétique et acteur à Hollywood.

Il croisera sur sa route Albert Einstein, Jean Jaurès, Trotski, Charlie Chaplin, rencontrera la plus belle des amitiés, les visages de la haine et... l'Amour avec un grand A!

Voyage extraordinaire, drôle et émouvant, *La folle épopée de Victor Samson* est le premier roman jeunesse de l'écrivain Laurent Seksik.



POUR LES JEUNES DE 11 À 77 ANS.

La folle épopée  
de Victor Samson



Laurent Seksik

La folle épopée  
de Victor Samson

*Roman*

Flammarion

© Flammarion, 2020  
87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris Cedex 13  
ISBN : 978-2-0815-2234-3

*À mes fils,  
Pour les remercier d'avoir toujours cru  
– ou fait semblant de croire –  
aux histoires que je leur inventais.*





## Le goût du paradis

Victor Samson détestait toute forme de violence. Pourtant, à Mondino, son village, il devait parfois en venir aux mains pour défendre l'honneur familial.

Il vivait là depuis le jour de sa naissance, au début du siècle passé, en 1900, le 31 janvier précisément. Il habitait l'humble demeure que son père avait construite quelques années auparavant. Dans la petite cour, devant la maison, était planté un olivier dont Victor s'obstinait à escalader le tronc.

— Tu vas te rompre le cou ! grondait toujours sa mère.

— Maman, je suis monté 147 fois en haut de cet arbre ! se défendait le garçon tout en poursuivant son ascension.

## *La folle épopée de Victor Samson*

Victor était nul en géographie, en mathématiques et en latin, mais il excellait dans trois domaines : l'histoire, l'escalade et paresser dans son lit en lisant un bon livre d'aventures de Jules Verne ou du grand Charles Dickens.

— Fais attention à ne pas tomber de la branche, on ne sait jamais... rétorquait Rachel.

— Arrête avec tes *onnesaitjamais*, maman. On sait !

« On ne sait jamais... » était la phrase qu'avait le plus entendue Victor dans la bouche de sa mère, à égalité avec « Pourquoi cherches-tu à me faire de la peine ? ». Victor était persuadé que, dans les maternités, existait un Grand Almanach des Deux Phrases que les Mères Répéteront à leurs Enfants. Un peu comme ces ouvrages de pré-noms qu'on consulte pour se faire une idée originale de celui qu'on va donner à sa progéniture.

Rachel, la mère de Victor, était une femme belle, intelligente et sensible mais elle ne semblait jamais pleinement heureuse ou pleinement accomplie. Elle était ce qu'on appelle « une mère inquiète ». Elle affirmait souffrir du *sens du sacrifice*. Plus jeune, elle s'était sacrifiée pour ses parents. Ensuite, elle s'était sacrifiée pour ses

sœurs. Maintenant elle se sacrifiait pour son mari et pour son fils.

Quand Victor lui demandait pourquoi elle se sacrifiait tant, Rachel lui répondait :

— Le sens du sacrifice, Victor, ça ne se commande pas !

S'il devait y avoir une troisième phrase dans le Grand Almanach des Mères, ça serait celle-là.

Jacob, le père de Victor, était l'opposé de Rachel. Si Rachel avait peur de tout, Jacob n'avait peur de rien. Tout lui tenait à cœur quand sa femme n'avait de cœur à rien. Le couple était bien assorti et ils se disputaient tout le temps.

À l'inverse de son épouse, Jacob encourageait Victor à gravir le grand olivier : « Plus vite, tu vas y arriver, fiston ! » répétait-il. Les pères adoptent souvent ce genre de comportement. Ils rêvent d'une progéniture héroïque alors qu'on ne leur a rien demandé.

Plus jeune, Jacob avait interrompu ses études de médecine à la mort de son propre père, assassiné dans un pays lointain et dans de terribles circonstances qui ne seront pas détaillées ici.

Jacob avait débarqué à Paris, où il avait rencontré Rachel. Après quoi le couple était parti

## *La folle épopée de Victor Samson*

s'établir à Mondino à la recherche d'un air plus respirable pour Rachel qui était sensible des bronches.

Victor était né peu après.

La famille Samson tenait l'officine du village, sorte de pharmacie d'antan où chacun allait se fournir pour des médications en tout genre. À peine entré dans la boutique, on avait l'impression d'être ailleurs. Un parfum de mystère flottait dans l'air. Les murs étaient garnis d'étagères en bois de chêne sur lesquelles s'alignaient des rangées de bocaux, des vases en porcelaine, des boîtes, des récipients. Les bocaux contenaient toutes sortes de mixtures, poudres, breuvages, cachets, emplâtres, cataplasmes, pastilles, pilules et autres remèdes.

Le fond de la pièce s'ouvrait sur une porte en fer sur laquelle était gravée, en lettres dorées : « LABORATOIRE SECRET ». Victor était, outre sa mère, l'unique personne autorisée par son père à en franchir le seuil avec lui.

Un rayon entier de la pharmacie était dévolu à une seule médication, présentée dans des fioles sur lesquelles Jacob avait inscrit, à l'encre bleue sur fond blanc :

LA JACOBINE

Eau gazeuse et miraculeuse

La Jacobine était une pure création de Jacob et le fruit d'intenses recherches de sa part. Cette boisson était réputée pour ses nombreux bienfaits. Elle permettait de lutter contre les maux de tête, était efficace contre la jaunisse et la rougeole, elle agissait contre la toux sèche, contre la toux grasse et contre la toux ni sèche ni grasse. Elle guérissait l'eczéma. Certains prétendaient qu'elle consolait les vagues à l'âme et autres coups de déprime.

La boisson était aussi très prisée des adolescents pour son action contre les boutons d'acné. Les gros boutons d'acné impossibles à percer entièrement. Les petits boutons d'acné près des sourcils qui reviennent sans cesse. Les boutons sur le front si nombreux qu'on se sent incapable d'en venir à bout. Les boutons dans le dos que personne ne peut atteindre à moins d'être deux.

Le mode d'emploi de la boisson était inscrit, à l'encre noire, au dos de l'étiquette :

*La folle épopée de Victor Samson*

RÈGLES D'UTILISATION  
DE LA JACOBINE

*(Le créateur, Jacob Samson, décline toute responsabilité en cas d'utilisation non conforme.)*

1. Poser la bouteille sur le rebord de la fenêtre 24 heures.

2. Agiter vers les quatre points cardinaux (boussole non fournie).

3. Laisser reposer 3 minutes.

4. Verser 20 centilitres de Jacobine dans un verre à bords carrés (également non fourni).

5. Fermer les paupières. (Fermez-les réellement, ne trichez pas !)

6. Boire lentement.

7. Retourner vaquer à ses occupations habituelles.

*LA JACOBINE N'EST ABSOLUMENT PAS DANGEREUSE POUR LA SANTÉ.*

Si certains Mondiniens louaient les pouvoirs de la Jacobine et son goût délicieux, d'autres lui prêtaient toutes sortes de maléfices et soupçonnaient Jacob de vouloir empoisonner la population. Les plus jeunes en venaient à apostropher Victor :

*Le goût du paradis*

— Explique-toi, Victor ! Ton père, c'est un sorcier ou un génie ?

— C'est mon père, je ne suis pas objectif pour juger.

— Il paraît que sa Jacobine a des pouvoirs magiques, le chat du maire se serait transformé en bête féroce en la buvant !

— Ça a guéri ma mère de son asthme, le reste c'est des foutaises !

— Alors ton père, c'est peut-être vraiment un génie ?

— Je t'ai expliqué que, sur son père, on n'est jamais objectif.

Au village, l'officine entretenait les fantasmes et les peurs.

Yvan Rivera, l'apprenti boucher de Mondino, prétendait que le laboratoire recélait des squelettes d'animaux. Ce crétin d'Antoine Rossinot, qui vendait des glaces frelatées à la sortie du collège, affirmait qu'on y emprisonnait les chiens perdus. Dans la nuit du 11 au 12 février, Ferdinand Chapuisart, inconnu jusque-là des services de police, avait pris les allégations accusatoires à l'encontre de Jacob pour vraies. Il était parti mettre le feu à l'officine, muni d'une boîte d'allumettes, d'un chiffon et

d'un liquide inflammable. Fort heureusement, une pluie battante était tombée au même instant. Ferdinand Chapuisart avait fini au commissariat, menotté, en hurlant : « Vous faites erreur ! Jacob Samson est vraiment un sorcier ! Il a même le pouvoir de faire tomber la pluie ! »

La famille Samson avait échappé au pire. Elle continua longtemps après le drame à recevoir quantité de lettres de menaces.

Mais nombre de Mondiniens appréciaient aussi Jacob. On louait ses qualités humaines. L'homme savait d'un mot soulager leurs inquiétudes, apaiser leurs tourments et calmer leurs douleurs. Il faisait aussi crédit à tous parce qu'à ses yeux, chacun avait le droit d'être malade. L'accès à la santé ne devait pas être réservé aux plus riches. Sa grande mansuétude l'avait criblé de dettes et il était harcelé par les huissiers.

— Demande à tes clients de te payer ! l'implorait Rachel, lasse de ne pouvoir cuisiner de la viande à son fils qu'une fois par mois.

— Jamais ! répondait Jacob qui croyait en ses principes.

Chaque dimanche, Victor partait accompagner son père dans les montagnes pour recueillir les



ingrédients nécessaires à la fabrication de la Jacobine. On devait atteindre les berges d'une lointaine rivière, nommée la Rivière sans retour. La légende de Mondino voulait que toutes sortes de créatures y éteignent leur soif à la nuit tombée. On parlait d'animaux terrifiants dont on préférait taire le nom par pure superstition, et certains allaient même jusqu'à évoquer la présence de bicornes, animaux qu'ils présentaient comme une espèce rare de licornes.

Au petit matin, alors que le soleil n'était pas levé, le père allait réveiller son fils dans la douce pénombre et le calme apaisant de l'aube renaissante. C'était dimanche et Victor aurait préféré rester encore dans son lit en songeant au petit-déjeuner qu'il allait pouvoir déguster à l'heure où les autres déjeunent. Et il considérait ce plaisir-là comme le meilleur de son dimanche.

À l'instant où son père posait la main sur son épaule, le garçon entrouvrait les paupières. Il murmurait à son père, dans un grand bâillement, qu'il l'accompagnerait une prochaine fois. Et Jacob, qui respectait les choix de son fils, lui disait : « Très bien, Victor, je comprends. Tu es fatigué, j'irai tout seul. Rendors-toi, fiston. » Le père refermait doucement la porte de sa chambre

*La folle épopée de Victor Samson*

pour éviter qu'elle ne grince, puisqu'il n'y a rien de pire quand on n'est pas réveillé qu'une porte qui grince. Mais Victor se rendait compte qu'il allait manquer le périple vers la Rivière sans retour. La seule véritable occasion de vivre une aventure ! Le parfum des glycines, la pureté nacrée du ciel bleu, le butinage des abeilles dans les fleurs, les cris des mésanges et des rouges-gorges, le vol des papillons et leurs battements d'ailes plus magistraux que celui des oiseaux, les lapins sauvages qui couraient dans la plaine, les cerfs qui s'élançaient dans la forêt, les aigles majestueux aux pics des montagnes tournoyant au firmament comme de grands et nobles, véritables et uniques princes du ciel et de la terre... Tout ça pour un petit-déjeuner à midi – et probablement froid, par-dessus le marché !

Alors que son père s'apprêtait à partir, Victor sautait de son lit et criait à travers l'appartement : « Papa, attends-moi, j'arrive ! » Il s'habillait en quatrième vitesse, passait – trop brièvement sans doute – à la salle de bains et rejoignait Jacob sur le pas de la porte.

Père et fils traversaient la cour de la maison. Rachel se postait devant la porte et leur criait :

— Soyez prudents !

## *Le goût du paradis*

— Rachel, répondait Jacob, goguenard, depuis le temps, tu ne crois pas qu'on connaît la route et les dangers de la Rivière ?

— On ne sait jamais... rétorquait Rachel et elle leur envoyait des baisers de la main en leur faisant des signes d'adieu comme si elle craignait de ne plus jamais les revoir.

Sans doute, quatre heures plus tard, les accueillerait-elle pour le déjeuner et se plaindrait-elle de trop se sacrifier pour eux.

Père et fils quittaient les lieux d'un même pas assuré. Comme la maison se trouvait aux confins du village, ils devaient traverser les ruelles vides de tout habitant à cette heure, si ce n'était le boulanger qui leur souhaitait un bonjour amical. Robert Dardin allait pétrir son pain. Il était déjà très en retard. Comme d'habitude, les habitants lui reprocheraient de ne pas trouver leur niche en temps et en heure. Il s'en moquait. Était-ce de sa faute s'il était le seul boulanger de la planète qui n'était pas du matin ?

À part Robert Dardin, ils croisaient le curé du village qui leur souriait d'un air aimable. Il allait ouvrir la petite église, préparer la messe dominicale. « Nous prions tous le même bon Dieu,

## *La folle épopée de Victor Samson*

disait-il d'un air bienveillant. Jéhovah, Jésus ou Mahomet, c'est l'espérance qui fait la sincérité du croyant et pas le nom de celui qu'on prie. » « Amen », répondait naturellement Jacob qui pensait qu'un bon mot vaut autant qu'un long discours.

À la sortie du village, il y avait toujours le même chien errant avec son air malheureux et ses yeux tristes. Les gens l'appelaient Sale Bête ou Dégage d'ici ou Maudit Cabot. Victor l'avait baptisé Toupie. L'animal suivait le père et le fils. Il regardait Victor avec ses yeux suppliants, un bout de bois serré entre ses canines, et un air de dire « envoie ce bâton, que je te le rapporte ». Victor obéissait aux sollicitations de l'animal un moment. Toupie faisait alors un bout de chemin avec eux, puis les laissait seuls et rentrait au village. Comme si, dans l'esprit canin, c'étaient les chiens qui abandonnaient leurs maîtres sur la route.

Le père et le fils avançaient sur le chemin de terre escarpé qui menait vers les collines et sur lequel tombait la chaleur du jour. Sur la route, Jacob tentait d'enseigner à Victor ce qu'il croyait d'essentiel dans l'existence, tous les préceptes qu'il tenait de son propre père. Le père expliquait

## *Le goût du paradis*

à son fils comment se tenir droit, rester digne en n'importe quelle circonstance, aimer son prochain plus que s'aimer soi-même, ne pas voler, ne pas mentir. Toute l'expérience et les leçons que la vie lui avait apprises. Victor trouvait ces discours inutiles, il n'avait pas envie d'entendre des sermons le long du chemin. L'expérience, se disait-il, c'est fait pour être vécu, pas pour être transmis.

Enfin, on parvenait sur un plateau de roches et de cailloux au bout duquel on pouvait voir s'étendre la grande plaine. Et là, main dans la main, dans le calme silence de l'aube, père et fils contemplaient le spectacle grandiose et féérique de l'infini sous leurs yeux.

Bientôt, on arrivait sur les berges de la Rivière sans retour.

À l'aide d'une amphore, Jacob puisait au fond de la rivière un mélange de terre et d'eau qui constituait la base de la Jacobine. Puis il allait cueillir dans les arbres des alentours les fruits et les feuilles dont il connaissait les pouvoirs. Il arrachait des racines, glanait dans les vignes sauvages. Il glissait le produit de sa cueillette dans une grande besace. Après quoi, chargé de tous

*La folle épopée de Victor Samson*

ces trésors naturels, on rentrait au village pour se rendre directement dans le laboratoire secret de l'officine.

Là, dans la pâle clarté de la pièce, Victor observait l'imposante silhouette de son père créer sa potion magique. Avec des gestes calmes et réfléchis, l'homme s'appliquait à remplir et vider amphores et marmites. Il mélangeait le contenu de fioles, de carafes, d'éprouvettes pour en tirer quelques pincées de produit. Le garçon ouvrait de grands yeux dans cette atmosphère étrange faite de fantasmagories. Son père lui semblait plus grand que d'ordinaire, plus fort et plus savant que le commun des mortels.

À la fin de la séance, Jacob remplissait un verre de la précieuse et savante mixture. Il le tendait à son fils.

— Elle est comment, ma Jacobine ? demandait-il.

— Elle a un goût de paradis, répondait le garçon, tout heureux de déclencher sur le visage de son père un air de jubilation inégalée.

## Le visage de la haine

Sans avoir jamais quitté son village, Victor était un grand aventurier. Il voyageait dans ses pensées. Il n'avait pas les moyens de partir de Mondino mais son pouvoir d'imagination était immense. Lorsqu'il croisait par hasard le regard de sa camarade de classe Mathilde Grangin, il était certain qu'elle l'embrassait.

Plus jeune, Victor possédait un tas d'amis imaginaires. Aujourd'hui, il peinait à s'en faire de vrais. Il ignorait comment s'y prendre. Quand il demandait à sa mère, elle répondait : « Mon chéri, il n'y a rien de plus facile et de plus naturel que de se faire des amis. » Mais pour Victor, rien n'était plus difficile, rien n'était moins naturel. Les jeux de ses camarades l'ennuyaient. Parler aux filles l'intimidait. S'essouffler à courir derrière un

## *La folle épopée de Victor Samson*

ballon, pour quoi faire ? Quant au loisir préféré des garçons de son âge – se battre à coups de poing dans la cour de l'école –, il trouvait cela profondément affligeant et à vrai dire dégradant pour la nature humaine.

Parfois aussi il se disait que personne ne l'aimait. Il craignait de finir tout seul. En son for intérieur, il appelait cela la Grande Injustice de la Vie.

Un des plus beaux cadeaux qui lui ait jamais été offert était une petite mappemonde en bois de cerisier qui tournait sur elle-même. Victor regardait la Terre et il était ailleurs. Il la frôlait du doigt, il voguait sur les océans. Il la serrait contre son cœur, il entendait battre le monde. L'objet devint un compagnon des nombreux soirs de solitude. Évidemment il ne remplaçait pas entièrement le frère ou la sœur que Victor avait toujours rêvé d'avoir, ni même le petit chien dont sa mère lui refusait obstinément la compagnie au prétexte qu'un jour ou l'autre, il s'en laisserait et que ce serait à elle de devoir d'en occuper.

Le soir, à la lueur de sa bougie, Victor contemplant la mappemonde. Il s'abîmait les yeux à déchiffrer les noms des continents et des pays,



*Le visage de la haine*

des océans et des montagnes. Le seul fait de prononcer à voix haute « OUZBÉKISTAN » ou « CORDILLÈRE DES ANDES » en séparant bien les syllabes le remplissait d'une joie intense. Il se demandait si ces contrées existaient vraiment, s'il les verrait un jour. Il était trop jeune pour connaître le fabuleux destin qui l'attendait.

— Tu vas finir neurasthénique si tu continues ainsi ! s'écriait Rachel.

— Je ne peux pas finir neurasthénique, maman, je ne sais même pas ce que ça signifie !

— Ça veut dire qu'il faut que tu arrêtes de ne rien faire, voilà ce que ça veut dire !

— Je ne fais pas rien, maman, je contemple la mappemonde.

— Je ne vois pas ce que tu peux contempler dans cette boule en bois.

— Mais maman, je te dis que c'est le monde, le vaste monde !

— Si tu trouves le monde vaste sur cette petite boule, c'est que tu as besoin de lunettes, mon fils. Je vais t'emmener chez le docteur.

— C'est une métaphore, maman, répondit Victor, qui avait lu beaucoup de livres où il en était question ainsi que de paraboles et même d'allégories.

*La folle épopée de Victor Samson*

— Victor, tu devrais faire tes devoirs au lieu de chercher à me faire de la peine !

— Alors tu n'as qu'à m'acheter un chien !

— Ne reviens pas là-dessus, Victor, tu sais bien qu'un chien, tôt ou tard, c'est moi qui devrais m'en occuper.

Las d'entendre sa mère dire qu'il n'avait pas d'amis, Victor avait fini par inviter Octave Fontaine, le fils du maire de la ville, chez lui un après-midi. Octave était un garçon très populaire dans sa classe. Il se vantait d'avoir tenu la main de Mathilde Grangin, un jour, à l'abri des grands saules près de la Rivière sans retour. Mathilde n'avait jamais confirmé les faits mais l'événement avait fait bondir la réputation du garçon. C'était un héros aux yeux de la plupart de ses camarades, pour qui tenir la main de Mathilde Grangin relevait d'un exploit plus important encore que de posséder la collection de billes d'Amédée Pignon ou le couteau suisse de Francis Sospel.

C'était la première fois que Victor invitait quelqu'un chez lui. Il espérait trouver là un ami qui partagerait ses joies et ses chagrins, et rem-

## *Le visage de la haine*

placerait peut-être le frère, la sœur et le chien qu'il n'avait jamais eus.

La veille, Victor avait demandé à sa mère de se montrer discrète lors de la venue de son camarade.

— Tu as honte de moi !? s'était offusquée Rachel, les yeux soudain enflammés de colère.

— Pas du tout ! s'était défendu le garçon. Mais... tu risques d'intimider Octave.

— Tu sais très bien que je ne suis pas intimidante... Je suis même l'inverse d'intimidante !

— Excuse-moi maman, fit Victor, qui ignorait ce qu'était l'inverse d'intimidante.

— D'ailleurs, à ce que tu m'as dit, il n'a pas l'air très timide, ton camarade, ajouta-t-elle. Mais puisque tu as honte de ta pauvre mère, très bien, je ne dirai rien ! Pas un mot ! Rien ! Muette ! Une morte ! Voilà, tu as tué ta mère à force de chercher à lui faire de la peine !!

— Maman ! s'était écrié Victor, sincèrement désolé.

— Il n'y a pas de maman. Il n'y a plus de maman !

Et elle était partie épancher son chagrin dans la cuisine, elle était seule au monde, ô, sa vie

n'avait plus aucun sens, et dire qu'en plus elle devait préparer le repas du soir !

Même si Victor s'en défendait, il redoutait ce qu'aurait pu dire sa mère à son camarade. Il craignait qu'elle n'utilise des expressions qui n'étaient pas de son âge, des mots qu'employaient seulement les jeunes comme « saperlipopette » ou « perlimpinpin » et dont les vieux ne savaient même pas ce qu'ils signifiaient. Ou qu'elle ne propose toutes sortes de gâteaux alors qu'on n'avait pas faim, on était là uniquement pour s'amuser. Pire, qu'elle ne pose des questions à Octave Fontaine sur sa vie privée, ou même ses parents, ne provoque le départ anticipé de son camarade et ne fasse perdre à Victor son seul ami potentiel. Mais tout ça, évidemment, Victor ne pouvait pas le dire à sa mère vu qu'il se sentait incompris du monde des adultes – et du monde en général d'ailleurs. Il gardait tout cela sur le cœur comme un poids sur l'estomac quand on a trop mangé de bonbons, sauf que des bonbons, il n'en avait pas mangé un seul. Il se sentait seul. Il s'imaginait qu'il était né d'autres parents que les siens, des parents aimables et souriants et compréhensifs, des parents qui ne posaient jamais de questions, qui vous comprenaient en

## *Le visage de la haine*

silence, mais bon, des parents comme ça, ça n'existe que dans les livres.

Le jour venu, Octave Fontaine était arrivé avec une heure trente de retard, le poitrail déguenillé, alors que Victor s'était vêtu pour l'occasion de sa chemise blanche et de son pantalon long. Victor avait aussi coiffé sa mèche rebelle, ce qui n'était pas une mince affaire vu qu'elle n'arrêtait pas de lui tomber sur le front.

La première phrase qu'Octave prononça fut :

— Je n'ai que vingt minutes à t'accorder, Hector.

— « Victor », avait corrigé le garçon dans un murmure.

— Victor, Hector... avait soupiré l'autre.

Après quoi, Octave se mit à inspecter tout l'appartement, entrant dans chaque pièce, regardant sous les meubles, inspectant le plafond, ouvrant les tiroirs du grand bahut.

— Mais qu'est-ce que tu cherches ? demanda Victor avec inquiétude.

— Des couteaux, des cadavres de chiens, des enfants ligotés.

— Pardon ?!! s'effara Victor.

— Ben, tu ne sais pas ce qu'on raconte sur ton père au village ?... Tu connais le proverbe : il n'y a pas de fumée sans allumette.

*La folle épopée de Victor Samson*

— Sans feu...

— Oh, tu es toujours à nous en remonter avec ton savoir ! Allez, je ne vois rien qui puisse m'inquiéter, je reste, offre-moi à boire !

Victor lui avait servi de la citronnade que sa mère, réconciliée, avait préparée, avec des gâteaux à l'anis, des gâteaux au chocolat, des cakes au citron, des meringues à la vanille, des tartes à la framboise, des tartes à la poire, et un gâteau sec si jamais on avait vraiment faim.

— Dis donc, elle est petite ta chambre ! s'était plaint Octave.

— Je n'avais pas remarqué.

— On ne pourrait même pas y planter un chêne, insista l'autre.

— Mais qui voudrait planter un chêne dans ma chambre ?

— Le problème n'est pas de vouloir mais de pouvoir, sombre crétin ! Moi si je voulais, je pourrais planter un chêne dans ma chambre. Et toi non ! Voilà la différence !... Dis donc, pas très fraîche la citronnade...

Octave observa un instant de silence puis demanda, d'un air menaçant :

— Hector, tu connais Mathilde Grangin ?

— Comme tout le monde...

*Le visage de la haine*

— Ne raconte pas de salades ! Mathilde m'a dit le plus grand bien de toi !

— J'ignorais...

— Tu ignorais, l'ignorant !? Eh bien maintenant que tu n'ignores plus, que comptes-tu faire ?

— Qu'est-ce que je devrais faire ?

— Il me demande ce qu'y devrait faire !! Tu vas aller t'excuser, oui !

— De plaire à Mathilde ?!

— Ben évidemment ! Puisque c'est moi qui dois lui plaire !

— Mais on ne peut pas s'excuser de plaire à quelqu'un, on ne peut pas aller contre la nature humaine !

— Tu vas voir que je vais aller contre, tout contre même, dit l'autre en brandissant le poing. C'est que cet étranger veut en apprendre au propre fils du maire !

— Je ne suis pas étranger, je suis né à Mondino.

— Tes parents sont étrangers. Donc tu es étranger !

— Étranger ou fils d'étrangers, qu'est-ce que cela a de mal, d'abord ?!

*La folle épopée de Victor Samson*

— Il demande ce que cela a de mal d'être étranger ?! Mais jusqu'où ira ce crétin ! Tiens, c'est quoi, ça ?!

Il désigna la mappemonde sur le petit bureau.

— Personne d'ici ne penserait à avoir chez soi un objet pareil !

Il prit la mappemonde entre ses mains et dit :

— Mais je devine à quoi ça pourrait servir...

Il le jeta violemment au sol.

— Ça peut faire une bonne balle !

Le globe s'était cassé en morceaux. Et c'était pour Victor comme si son cœur se brisait. Devant l'air affligé de Victor, Octave lui lança :

— Victor Samson, tu es vraiment une poule mouillée ! Et je vais m'empresse de le dire à Mathilde !

Et il s'en alla.

Les jours suivants, tout à son chagrin, Victor se promet de ne plus inviter quiconque. Il vivrait seul le restant de ses jours, sans ami, sans frère ni sœur ni chien. Personne !

Pour vaincre son sentiment de solitude, il entreprit d'écrire un livre qui exposerait au monde sa révolte et sa peine. Il déchira précautionneusement une feuille de son cahier de



## *Le visage de la haine*

mathématiques, prit sa plume, la trempa dans l'encrier. Il regarda en l'air, cherchant l'inspiration en se demandant bien où il pourrait la trouver. Il se rongea les ongles de la main droite. Puis ceux de la gauche en commençant par le pouce. L'inspiration se faisait toujours attendre. C'était peut-être ce qu'on appelait l'angoisse de la page blanche ? Il avait entendu qu'elle frappait souvent les écrivains. Il chercha le titre du livre, songeant que ce serait un premier pas dans l'écriture. Il inscrivit : *Le Livre de ma Vie*, corrigea par *Le Grand Livre de ma Vie*, biffa puis écrivit : *Tout ce que je pense et que j'ai vécu jusqu'ici et au-delà*. Il trouva cela un peu vague. Il tenta *Octave Fontaine est un ignoble individu*. C'était trop d'honneur, il se ravisa. De sa plus belle écriture, il nota, en lettres majuscules : *LA VÉRITABLE ET FABULEUSE HISTOIRE DE VICTOR, FILS DE JACOB, L'INVENTEUR DE LA JACOBINE*. Ça lui sembla parfait. Mais rapidement il se dit qu'un livre, ça s'écrivait lorsqu'on était une personne adulte et que l'on n'avait rien d'autre à faire que de se pencher tristement sur sa vie avec plein de regrets. Quand il se penchait sur sa vie, Victor ne voyait qu'une mappemonde brisée et les yeux doux de Mathilde Grangin. Ça aurait fait deux

*La folle épopée de Victor Samson*

pages – et encore, en écrivant très gros. Il décida de reporter son projet à plus tard. De toute façon, un écrivain, ça ne sert pas à grand-chose.

Sa mère vint lui demander s'il voulait un peu de boisson fraîche. Il oublia son désir de création, et son livre à venir. Il but plusieurs rasades de Jacobine en prenant bien soin de secouer et de fermer les paupières. Son chagrin s'envola aussitôt.

## Premier amour

Malgré le bonheur dans lequel vivait sa famille, Jacob nourrissait d'autres ambitions pour les siens. Il était las de la mentalité étriquée des Mondiniens, las de la suspicion de certains, des appels à la haine des autres. Sa routine de confesseur de la misère humaine commençait aussi à le lasser. Il tournait en rond dans son officine.

Or, il avait appris une nouvelle capitale en lisant le *Petit Parisien*, journal auquel il était abonné de longue date. Dans la lointaine Amérique, dans la ville d'Atlanta, une grande compagnie industrielle fabriquait et commercialisait avec succès une boisson gazeuse au goût sucré. L'article expliquait que cette boisson possédait des pouvoirs médicaux et avait un goût dont les gens raffolaient. La bouteille avait une

forme étrange, renflée à la base et un peu plus haut, un peu comme si elle représentait, stylisé, le corps d'une femme. La formule de la boisson, continuait l'article, était enfermée dans un coffre, son secret soigneusement gardé – on savait seulement que sa composition était à base de feuilles de coca et de noix de kola.

« L'Amérique est un vaste continent », songeait Jacob. Il y aurait peut-être de la place pour deux potions miraculeuses. Et peut-être, en vendant le brevet de la Jacobine, pouvait-on espérer gagner assez d'argent pour se retirer dans les montagnes du Montana, région dont le nom évoquait pour lui le grand calme des vallées verdoyantes, l'air pur qui conviendrait à son épouse et les étendues où Victor pourrait s'adonner à la course.

Il commanda donc à une librairie parisienne du Quartier latin des livres, des almanachs, des dictionnaires, tout ce qui lui ferait découvrir l'Amérique. Et bientôt il connut par cœur les noms des montagnes, le tracé des grands fleuves. Il pouvait réciter la liste de tous les présidents depuis George Washington. Il connaissait celle des États confédérés et des généraux nordistes, qu'il préférait aux sudistes. De grandes cartes de l'Amérique occupaient les murs de son bureau.

Il savait s'orienter dans les avenues d'Atlanta aussi bien que dans les ruelles de Mondino. Il avait épinglé la photographie de la célèbre bouteille au-dessus de son lit. Il s'était aussi mis à apprendre l'anglais à l'aide d'une pile d'ouvrages qu'il dévorait le soir. Il parlait anglais avec sa femme, qui n'y entendait rien. Il le parlait avec son fils, qui répétait ses phrases sans les comprendre. Il le parlait avec ses clients, qui ne le reconnaissaient plus. Il parlait anglais jusque dans ses rêves.

Au crépuscule, il sortait de la maison, contemplait les étoiles. En inspirant profondément, il croyait sentir le souffle du Destin. Il voyait son nom au firmament, dessiné à côté de la Grande Ourse et de la Petite Ourse. Un jour, espérait-il, une avenue américaine porterait son nom, Jacob Samson, Inventeur de la Jacobine, et ses dates importantes : 1870-1990, puisque grâce aux bienfaits de sa boisson, il espérait vivre cent vingt ans !

— Tu es trop ambitieux, lui reprochait Rachel.

— *It's not that I have too much ambition, it's just that I have a lot of hope*<sup>1</sup>, répondait-il.

---

1. « Ce n'est pas que j'ai trop d'ambition, c'est simplement que j'ai beaucoup d'espoir. »

Hélas, dans la nuit du 15 mars, la vie des Samson bascula bien autrement que dans les rêves de Jacob.

Ce soir-là, un cortège s'était formé sur la rue principale de Mondino. Le cortège grossissait sans cesse depuis les rues adjacentes, nourri par un flot d'habitants en colère et inquiets.

« Il faut retrouver Mathilde ! »

La clameur grondait dans tout Mondino. Le village entier était une fourmilière. Chacun s'activait à fouiller les maisons, inspecter les magasins, parcourir les traverses, sonder les fourrés. « Il faut trouver Mathilde ! » Certains tenaient des fourches, d'autres de grands bâtons, et le maire portait son fusil en bandoulière.

Mathilde, la jeune Mathilde Grangin, n'avait pas été vue depuis sa sortie du collège ! Elle n'était pas rentrée à la maison à 17 heures tapantes comme elle le faisait tous les jours de l'année. Elle n'était pas là non plus à 18 heures, pas plus qu'à 19 heures. La famille avait attendu jusqu'à 20 heures avant d'alerter les autorités. « Il est arrivé quelque chose de grave ! » criait sa mère en tête du cortège, à l'adresse des villageois restés à leur fenêtre pour les appeler à se joindre aux recherches. Mais les recherches restaient vaines.

## *Premier amour*

Loin de la cohue, à la lisière du village où régnait encore un grand calme et où se trouvait sa maison, Victor avait reçu l'autorisation de jouer dans la cour jusqu'à 21 heures, comme chaque mercredi soir. Après avoir accompli sa 167<sup>e</sup> ascension du grand olivier, il s'était assis et contemplait les étoiles en réfléchissant à ce que serait son avenir. Il se demandait si cet avenir se trouvait à Mondino, comme c'était probable, ou bien dans la lointaine Amérique, comme le rêvait son père, ou ailleurs encore, comme un simple regard sur la mappemonde l'y invitait.

Soudain, les voix de deux garçons qui chuchotaient entre eux lui parvinrent. Victor prêta l'oreille. Les voix provenaient de devant la maison, dans la rue qui menait à la sortie du village. Victor entendit distinctement :

— Octave, tu es bien sûr que tu n'as pas fait une bêtise ?

— Aussi sûr que tu t'appelles Gribouille, Antoine !

— Tout de même, attachée à un arbre !

— Il faut que tu voies ça.

— Mais, tu n'as pas peur, Octave ? Les bords de la Rivière sans retour... On raconte tellement de choses... les animaux terrifiants la nuit...

*La folle épopée de Victor Samson*

— Un, je n'ai peur de rien. Deux, je ne crois pas à ces balivernes. Trois, si tu ne te presses pas d'attacher tes lacets, on n'arrivera jamais, sombre crétin !

— Mais... qu'est-ce qu'elle a fait de mal, exactement, Mathilde, pour être punie ainsi ?

— Il me demande ce qu'elle a fait de mal !! Elle a refusé de m'embrasser ! Elle a résisté au fils du maire ! Cette petite peste a même osé dire que son cœur était déjà pris !

— T'as raison, Octave, elle mérite une leçon !

— C'est une question d'honneur, Antoine. Un gentleman ne transige jamais avec les questions d'honneur !

— Octave Fontaine, t'es vraiment un sacré bonhomme !

— Ferme-la et reprends la marche, Antoine !

Les voix allèrent en s'éloignant puis se perdirent dans la nuit.

Victor était sous le choc. Son cœur battait à tout rompre. La sueur coulait sur son front. Mathilde Grangin était prisonnière ! Sur les bords de la Rivière sans retour ! Sans réfléchir plus longtemps, il jeta un coup d'œil vers la maison et vit par la fenêtre les silhouettes de ses



parents allongés sur le petit sofa, son père un journal entre les mains, sa mère plongée dans la lecture d'un livre. Il marcha le plus discrètement possible en baissant la tête jusqu'à la porte du jardin, ouvrit en prenant soin de ne pas provoquer de grincement, se glissa à l'extérieur, prit une ample respiration (ce qui était sa manière de se donner du courage) et se mit à courir.

Il courait follement, courait à en perdre haleine, comme s'il avait un chien sauvage aux trousses. Il fallait sauver Mathilde des pattes d'Octave Fontaine ! Pour cela, son plan était simple : arriver à la Rivière sans retour avant son ennemi juré, libérer Mathilde de ses liens et l'enlever ! Il était le garçon de la situation. Il connaissait mieux que nul autre tous les chemins qui conduisaient à la rivière. Il les avait tous empruntés cinquante fois avec son père. C'était comme si à cet instant ce dernier le guidait dans sa course : là, au milieu du champ, ici, par la vallée, là, le raccourci par la forêt de chênes, attention, les ronces à cet endroit, et là le petit ponton branlant sur le ruisseau... Victor courait, porté par le souffle de cette splendide mission : libérer Mathilde Grangin !

Bientôt il arriva au sommet de la colline. Et vit en contrebas, au bord de la rivière, à côté d'un feu qui brûlait, Mathilde, attachée au tronc d'un arbuste. Cette vision fit redoubler sa détermination. Il fonça et dévala la colline.

Quand il parvint devant Mathilde, un sourire illumina le visage de la jeune fille. Victor défit les liens à ses poignets. « Vite ! » fit-il en aidant Mathilde à se libérer. Mais c'était déjà trop tard. Il perçut au loin le bruit de fougères que l'on traverse. Il regarda autour de lui. Un chêne, un unique chêne pouvait servir de cachette. Il hésita une fraction de seconde, évalua la hauteur de l'arbre, ses branches et leur solidité, se souvint qu'il était sans doute le meilleur grimpeur d'arbres toutes catégories, et murmura à Mathilde :

— Suis-moi et n'aie pas peur !

— Mais je te suis où ? fit-elle.

Il désigna le haut de l'arbre. Elle le regarda apeurée. Il lui prit la main – et c'était la première fois qu'il prenait la main d'une fille. Il la fit grimper sur ses épaules et entama l'ascension du grand chêne.

— Tu la vois ?! cria tout près la voix d'Octave, sur un ton de colère. J'étais sûr qu'elle était près du feu !

— Tu sais bien que je suis un peu myope, Octave.

— Tu as vraiment toutes les tares, Antoine ! Mais bon sang, où a-t-elle pu passer ?... Mathilde, petite peste, si tu ne reviens pas immédiatement, gare à toi !!

Ils étaient sur une grosse branche, à l'abri des regards, protégés par le feuillage de l'arbre. Ils ne regardaient pas en bas, se moquaient qu'on les cherche ; ils n'en avaient que pour leurs yeux, et, dans la pénombre de cette nuit de pleine lune, ceux de Mathilde brillaient de reconnaissance et d'amour, comme jamais paire d'yeux n'avait brillé. Et c'était le plus beau regard qu'avait jamais vu Victor. Bientôt elle approcha son visage et déposa un baiser sur ses lèvres. Et ce fut là, sous les étoiles, sur cette branche d'un grand chêne, au bord de la Rivière sans retour, sous les hurlements de colère d'Octave Fontaine, la sensation la plus douce, la plus agréable et la plus belle que Victor eût jamais éprouvée.

— Elle a dû se libérer et s'enfuir, murmura Antoine, redoutant par avance la réaction d'Octave.

*La folle épopée de Victor Samson*

— Tu insinues que je ne sais pas faire un nœud correctement ? cria l'autre tout en se précipitant sur son camarade, avant de le jeter à terre et de le rouer de coups. Ça t'apprendra à douter des capacités du fils du maire. Allez, moi, je rentre ! conclut-il.

Et il fit demi-tour, bientôt suivi par Antoine Gribouille qui lançait :

— Attends-moi, Octave, tu sais bien que je ne reconnaîtrai pas mon chemin tout seul !

Les deux quittèrent les lieux, laissant seuls les amoureux sous les étoiles, au milieu du grand silence paisible de la nuit.

## Le rêve brisé de Jacob

Dans les rues du village, le cortège n'avait cessé de grossir. La tension montait. Les recherches demeuraient infructueuses. On avait inspecté les maisons abandonnées, fouillé les granges, exploré les talus. On avait interrogé toutes les camarades de Mathilde, ses amies les plus intimes, celles pour lesquelles elle n'avait pas le moindre secret, mais elles ignoraient où elle se trouvait.

— L'heure est grave, avait dit la mère de Mathilde, en larmes.

— Sûr que c'est un coup de Jacob Samson ! éructa soudain Yvan Rivera, l'apprenti boucher du village, qui s'était glissé jusqu'à elle dans le cortège.

— Comment ça ? fit la mère de Mathilde en se retournant vers lui, incrédule.